



présente :

de **Gérard Glatt** (collection : « Littératures plurielles »)

extrait de son ouvrage, *L'impasse Héloïse*

(sorti en janvier 2009)

## Hôpital de jour

L'histoire se déroule un jour de juillet. Disons qu'elle débute vers sept heures du matin et s'achève aux environs de minuit. Le temps d'un bilan. Qui n'en dresse pas au moins un dans sa vie ? Elle se situe à Paris, dans ce quartier où ma mère est née, aux confins des 11<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> arrondissements. D'un périmètre aux frontières assez floues, il a pour axe central l'avenue Philippe Auguste, dans sa partie la plus éloignée de la place de la Nation, et le boulevard de Ménilmontant, dans sa portion comprise entre cette avenue et la place Métiévier : c'est là, à l'endroit où le boulevard et l'avenue se confondent, que j'ai passé mon enfance et là encore, après bien des années d'absence, que je suis venu reprendre ma place. L'été commence, il n'a pas encore deux semaines, mais la chaleur est accablante. Il y a quelques minutes, sur France Inter, le spécialiste de la météo a confirmé que la température se situait nettement au-dessus de « *la normale saisonnière* ». C'est une information qui peut paraître banale, mais elle a son importance. Je devais la signaler. Les personnages sont au nombre de quatre, non comptés ceux qui ne font que passer, mais qu'on aurait tort de négliger. Comme auteur dramatique, j'ai toujours été très attaché aux personnages dits secondaires. Parce que, sans eux, les héros d'une pièce, comédie ou drame, seraient bien souvent dépourvus de cette épaisseur qui fait qu'on les aime ou les déteste. Par ordre d'entrée, mais non de préférence, il y a tout d'abord Héloïse, une personne qui vit seule depuis que ses père et mère sont décédés, voici quarante-cinq et quarante-trois ans. À l'époque, elle s'était pourtant bien promis de les suivre sans trop attendre, mais comme elle le disait encore, il n'y a pas plus d'une vingtaine d'années : le Diable sans doute n'aura pas voulu d'elle. Il faut reconnaître que l'appartement qu'elle occupe-elle n'en a jamais connu d'autres, ses parents s'y étant installés au lendemain de leur mariage —, lui autorisait les plus beaux espoirs, vu qu'il avoisine le mur d'enceinte du cimetière du Père La Chaise. Le deuxième personnage a pour prénom Marc. Il est chef d'entreprise. Bel homme, il frôle la quarantaine et la calvitie. Mais lorsqu'il se regarde dans la glace et découvre l'ogive naissante de son abdomen, il lui arrive parfois de regretter sa trentaine. Dans le monde de

l'informatique, en raison de sa réussite et de ses capacités d'ingénieur ingénieur — la SSII qu'il a créée, il y a plus de douze ans, compte aujourd'hui parmi les plus cotées sur le marché des nouvelles technologies —, on parle souvent de lui comme d'une « *belle peinture* ». En revanche, selon d'aucuns, il ne s'occuperait plus guère de sa femme ; ils n'en ont pas moins conçu un superbe garçon, âgé maintenant de quatorze ans. Pour en finir avec les présentations, il y a encore Antoine et Vivien : ils sont tous deux étudiants et aussi agréables à l'œil l'un que l'autre. Antoine est natif d'Annecy, mais à l'heure actuelle il vit dans le quartier de la Bastille où ses parents lui louent un studio. Il est probable qu'il retournera chez lui quand il aura obtenu son DESS de psychologie clinique, d'ici deux ans. Vivien, quant à lui, est parisien de souche. Il poursuit des études de psychologie également et il demeure chez ses parents, au 129 de l'avenue Philippe Auguste, c'est à dire dans l'immeuble où j'habite. Mais leur appartement est toutefois plus grand que le mien. Ses passions : le cinéma et le théâtre, surtout le théâtre, et aussi la course à pied. Sa faiblesse, si c'en est une : l'amitié.

Je n'ai pas encore cité Stéphane. J'aurais dû. C'est pourquoi je m'empresse de le faire maintenant. Parce que, depuis que je l'ai rencontré pour la première fois, c'était aux *Folies Pigalle*, je pense à lui nuit et jour. C'était un pur hasard. Comme quoi les hasards heureux existent aussi ! Heureux ou malheureux, en fait, mais nous verrons cela plus tard. Je ne l'ai pas cité, bien que sa place ne soit pas au rang des personnages secondaires. Car si je parle de bilan, c'est parce qu'un jour il est entré dans ma vie...

L'histoire débute ce jour de juillet où, quand elle se réveille — ai-je indiqué qu'elle aura quatre-vingt quatre ans ce mois-ci ? —, Héloïse pressent que pour elle plus rien ne sera jamais comme avant. Est-ce la manifestation de son sixième sens, comme elle aime à le faire croire lorsque, fine mouche, elle augure de la pluie et du beau temps ? Et alors, elle pointe un index malicieux vers le ciel. Ou bien est-ce de l'intuition et rien d'autre ? Pendant un moment, elle reste sans bouger, les bras repliés sur la poitrine, la paupière à demi-fermée, attentive aux seuls battements de son sang. Puis elle rejette le drap qui la couvre et, s'aidant de la main gauche, elle s'assoit sur le bord de son lit. De nouveau immobile. La tête légèrement de côté. Le regard un peu vague. Et elle entre au-dedans d'elle-même, à la recherche de ce qu'elle ne voit pas ou ne comprend pas encore. Silencieuse. Et respirant à peine. Elle vou-

drait tant savoir ce que cela signifie : heureux présage ou mauvais signe. Finalement, elle se lève, traverse la chambre sans hâte et, toute menue dans sa chemise de nuit rose, elle ouvre les persiennes. Dehors, il fait triste. Couleur de bitume. C'est du moins ce qu'Héloïse a décidé, malgré le soleil, pas encore très haut, mais dont les premiers rayons lui blessent un instant les yeux. Comme assez souvent le matin, pour renouer avec le quartier, elle monte sur son tabouret et s'appuie contre la balustrade de la fenêtre. Tout d'abord indécise, elle contemple l'eau du caniveau, les détritrus qu'elle entraîne avec elle, la voiture de son voisin d'étage, une antique 2 CV grise. Elle s'arrête sur un groupe de jeunes qui se sont assis par terre, sur le trottoir d'en face, et lui tournent le dos, car elle ne les intéresse pas. Elle rajuste ses lunettes d'un geste machinal et regarde loin devant : de l'autre côté

du boulevard de Charonne. Une station-service édiflée là depuis une quinzaine d'années. Entre deux platanes. À l'emplacement d'un square où, jadis, croissaient des tilleuls aux feuilles argentées. Et elle s'arrête une fois de plus, le regard sombre, le front barré et les lèvres pincées. Dans l'attitude de quelqu'un qui attend. Une ou deux minutes s'écoulent. Peut-être davantage. Tout d'un coup, son visage se décompose, comme si quelque chose en elle venait de se révéler. Quelque chose de terrible qui se présente à elle, en rapport sans doute avec son pressentiment, mais que, cependant, elle ne parvient pas à préciser. Ses tempes, son cou se mouillent de transpiration. Elle ouvre la bouche, mais n'articule aucune parole. Elle fait des signes avec les bras, de grands signes. D'habitude, le pompiste de la station-service lui répond de la même façon, mais, comme les enfants quand elle les a regardés, il y a maintenant quelques secondes, aujourd'hui il semble vouloir l'ignorer. C'est presque ostensible. Un peu comme si elle n'existait plus. Alors, désenchantée, elle s'abandonne à son tourment. Elle descend de son tabouret, une espèce de banc de bois recouvert de velours qu'elle remise bientôt sous son armoire, en l'y poussant du pied, et referme la fenêtre. Ensuite, comme elle n'a pas faim, elle qui pourtant ne rechigne jamais devant un café au lait, elle se dirige vers son cabinet de toilette. Et là, devant son miroir dont le coin, en bas à droite, est écaillé, elle ôte sa chemise de nuit et s'examine avec beaucoup d'insistance, un peu comme une étrangère qu'elle dévisagerait, ou qu'elle découvrirait plutôt. Elle fait un pas en avant, un autre en arrière, puis un autre en avant, considérant son corps, ses chairs avachies. Elle pose les yeux sur ses épaules et sa poitrine, et sur la peau diaphane, un peu sèche de ses bras. Grand Dieu ! Comme ses fesses ont l'air mou ! Et elle s'attarde encore un peu, rien qu'un peu, sur ses seins que les hommes ont un jour délaissés. Mais la faute à qui ?